

BRINA SVIT

# Une nuit à Reykjavík

roman

*nrf*

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Gallimard*

CON BRIO.

MORT D'UNE PRIMA DONNA SLOVÈNE.

MORENO.

UN CŒUR DE TROP (Folio n° 4633).

COCO DIAS OU LA PORTE DORÉE (Folio n° 4838).

PETIT ÉLOGE DE LA RUPTURE.

# UNE NUIT À REYKJAVÍK



BRINA SVIT

UNE NUIT  
À REYKJAVÍK

roman

*nrf*

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié pour la rédaction de cet ouvrage du soutien du Centre national du livre.

© *Éditions Gallimard, 2011.*

# 1

Lisbeth, es-tu sûre de ton coup? Est-ce que tu veux vraiment payer un homme pour qu'il passe une nuit avec toi? Un homme que tu connais à peine? Ici, sur cette terre de glace et de feu? Au milieu de nulle part?

Elle jette un autre coup d'œil sur le paysage autour d'elle. Mais ce n'est pas un paysage. Il n'y a pas d'arbres, pas de champs, pas de maisons... Il n'y a rien. On dirait la lune, ce chaos volcanique à perte de vue, cette étendue noire recouverte çà et là d'une mince couche de neige. Pourtant c'est bien elle qui a voulu venir ici. Il fera froid et la nuit sera longue. Si déjà il faut qu'elle paie, autant que ça dure le plus longtemps possible. « Ce sera à Reykjavík », lui a-t-elle dit, il y a une semaine exactement, à Buenos Aires, sur le trottoir de l'avenue Scalabrini Ortiz, à quatre heures et demie du matin. Le jour commençait à se lever, et la canicule était toujours aussi humide et oppressante. Elle sentait une rigole de sueur couler sur son cou et entre ses seins. « C'est quel hôtel, Reykjavík? » a-t-il demandé. Elle a détourné la tête pour qu'il ne voie pas le sourire moqueur au coin de sa bouche. « Ce n'est pas un hôtel, c'est une ville. Une ville loin d'ici. Je t'enverrai ton billet d'avion. »

Elle est arrivée vers une heure, midi, heure locale. L'hôtel, qu'elle avait réservé par Internet, avait l'air assez central. La chambre 47, au dernier étage, donnant sur la rue, le port au loin et beaucoup de ciel. Petite, carrée, austère, sans couleurs, mais tout à fait ce qu'il fallait : pas besoin de lithographies aux murs pour coucher avec un homme. Elle a tâté le matelas, posé la tête sur un oreiller : un peu trop mou, trop haut, mais ça allait. Elle a jeté un coup d'œil dans la salle de bains, carrelée jusqu'au plafond, avec une vraie baignoire et un miroir sur toute la longueur du mur : ça allait aussi. Puis elle a défait ses bagages et a rangé ses affaires dans le placard à côté du lit. Il n'y avait pas grand-chose dans son sac : un pull, une paire de collants, une petite robe noire pour aller dîner, un collier d'ambre jaune... Il n'en fallait pas plus pour une nuit, même si elle allait être longue, très longue.

Elle avait faim et voulait manger un morceau avant de retourner à l'aéroport. Elle aurait pu commander un sandwich et un café au bar de l'hôtel. Mais elle avait envie de se dégourdir les jambes et d'aller voir cette ville qu'elle ne connaissait pas. Toi, Betty, qui connaît le monde entier, tu n'es jamais venue à Reykjavík? se serait exclamée Lucie, avec sa voix douce et ironique à la fois.

Non, elle ne connaissait pas Reykjavík et n'était jamais venue en Islande, pensait-elle en remontant la rue de l'hôtel qui débouchait sur une petite place. Il faut dire qu'elle ne raffolait pas de ces capitales provinciales qui se réduisent à trois rues principales, gentiment bordées de petites boutiques, de cafés et de restaurants. Ni de ces maisons basses, recouvertes de tôle ondulée et peintes en couleurs vives. Ni de ce froid humide avec des rafales de vent âpre et glacial. Et encore moins de cette lumière

incertaine et hésitante, à se demander si c'était le matin ou le soir.

C'était le matin. Ou mieux : il était midi et le jour venait de s'installer pour quelques heures. Il ne lui restait plus qu'à attendre la nuit.

« Tu n'es pas assez habillée pour notre climat... » lui a lancé une jeune Islandaise, assise à côté d'elle sur la banquette du restaurant, au coin de la rue principale. Cheveux courts, grosses joues, nez retroussé, portant deux pulls l'un sur l'autre et mangeant avec des mitaines, elle l'observait avec de petits yeux rieurs. C'est sûr qu'elle n'était pas assez habillée. Elle n'était pas bien chaussée non plus et ne comprenait pas grand-chose au menu islandais. Sauf qu'elle n'était pas venue à Reykjavík pour marcher sur les trottoirs gelés et n'avait pas vraiment envie de discuter avec la première joufflue assise sur la même banquette qu'elle.

Mais l'Islandaise a continué de plus belle, lui conseillant fermement le premier plat sur le menu, le moins cher et le meilleur, le poisson du jour, en Islande il faut toujours prendre le poisson du jour, disait-elle. Elle parlait un anglais parfait et tenait une boutique un peu plus loin, dans la même rue. Une boutique de lainages et d'objets divers, qui — depuis que l'Islande avait été secouée par la crise — marchait bien mieux qu'avant. Enfin, ce n'était pas une secousse, mais un tremblement de terre dont ils n'allaient pas se relever si tôt. En tout cas, avec la couronne islandaise qui ne valait plus grand-chose, les touristes achetaient plus volontiers ses pulls, écharpes et gants, c'était déjà ça.

Elle s'appelle Þóra Davidsdóttir, Þóra, c'est ça, son prénom s'écrit avec un *þ* islandais, mais se prononce Thora, le même son, *th*, comme en anglais, expliquait-elle

très sérieusement. D'ailleurs son père est anglais, David, voilà pourquoi elle s'appelle Þóra Davidsdóttir, la fille de David. Les Islandais n'ont que des prénoms, le leur et celui de leur père. Si on veut la trouver dans l'annuaire, on doit chercher à *þ*, *þ* comme Þóra, la fille de David. Il faut dire que ce n'est pas le meilleur moment pour visiter ce pays, le deuxième week-end de janvier, juste après les fêtes, avec ces jours tellement courts, et la nuit qui commence à quatre heures de l'après-midi et se termine vers onze heures et demie le lendemain. Sauf si on aime ça, les longues nuits, les grandes promenades introspectives dans les paysages d'hiver, la neige, un lac d'un gris métallique au loin, une église avec un toit rouge, un petit cimetière avec quelques croix, piquées dans la neige... Sans parler de cette lumière du nord, très changeante, car le temps est capricieux en Islande. On ne sait pas comment il sera dans les cinq minutes à venir.

Lisbeth commençait à s'impatienter. Elle ne supportait jamais très longtemps ce genre de personnes affables et sans gêne, prêtes à vous envahir n'importe où et n'importe comment. Tout ce qu'elle voulait savoir — si déjà il fallait se farcir cette pipelette joufflue en pantalon orange — était comment trouver un taxi pour aller à l'aéroport : il devait bien y avoir une station non loin de là.

Mais la petite Þóra Davidsdóttir ne se laissait pas distraire, continuant avec la crise qui s'était abattue sur l'Islande et avait balayé en un jour toutes leurs certitudes. Étaient-ils vraiment un petit peuple heureux sur leur île, contents de leur sort ? Étaient-ils mieux lotis que les autres ? Leur avenir était-il radieux ? Non, trois fois non. Quant au taxi, ce n'était pas la peine de le chercher, elle pouvait lui prêter sa voiture. Ce n'était pas une Ferrari, mais elle rou-

lait tout à fait bien, assez en tout cas pour aller à l'aéroport. D'ailleurs elle ne s'en servait presque pas, elle était garée derrière sa boutique, à trois pas d'ici...

Ainsi Lisbeth pourra-t-elle s'arrêter au bord d'une plage noire qui est sur la même route, enfin, presque... Elle va lui faire un dessin : la péninsule de Keflavík, un détour par la route 43 vers Grindavík, puis la 427 dans la direction de Krisuvík. Il y avait un petit volcan, éteint bien sûr, une prairie jaune puis une plage au sable noir et aux grands rochers.

— Aujourd'hui, avec cette lumière et ce ciel, la mer sera mauve et les rochers très noirs. Ce sera inoubliable. Ce sera le début ou la fin du monde, à toi de décider, a-t-elle dit.

Elle regarde sa montre. Il est deux heures de l'après-midi, son avion arrive dans trois quarts d'heure, il lui reste à peu près quinze kilomètres jusqu'à l'aéroport. Et il faut se garer. Et c'est sûr que la vieille Fiat de Þóra n'est pas une Ferrari ou une 4×4 aux roues énormes, comme toutes celles qui sont en train de la doubler.

Alors elle ne croit vraiment pas qu'elle ait le temps de faire un détour par la plage noire. Ce n'est pas sur la route, elle ne comprend rien aux indications islandaises, pour ne rien dire de leur langue incompréhensible. Il fait froid et gris, un gris troué par-ci par-là du bleu du ciel. Le paysage autour d'elle est toujours aussi lunaire et désertique. Et puis elle n'est pas venue ici pour se promener sur les plages noires et se demander si c'est la fin ou le début du monde. Elle est venue pour... Elle s'oblige à terminer la phrase : elle est venue pour coucher avec un homme.

Elle jette un coup d'œil sur son visage dans le rétroviseur. Il faudrait qu'elle coupe sa frange. C'est trop long, beaucoup trop long, ça lui donne un air... Elle se regarde encore une fois : un air hagard, ahuri, dur. Si c'est trop court, c'est innocent et naïf comme Lucie. Si c'est trop

long, c'est halluciné et minéral comme ce paysage autour d'elle. Sa frange doit venir à un demi-centimètre au-dessus des sourcils, pas plus, pas moins. Et les cheveux tomber jusqu'à la clavicule, droits, nets, impeccables. Elle a toujours voulu être droite, nette, impeccable. Pas avec la même veste en daim, le même pantalon, le même sac depuis vingt ans pour faire genre, comme sa sœur. Pas flamboyante et baroque comme Silvia. Pas non plus étriquée et tirée à quatre épingles comme Olga.

Soudain, en pensant à Olga et à sa question en partant jeudi soir : « Vous serez donc absente demain, madame Sorel ? Vous voulez vous reposer, je suppose ? Rester tranquillement chez vous ? », elle se rend compte que personne ne sait où elle est. Ni Olga, sa petite secrétaire qui aime bien mettre son nez dans ce qui ne la regarde pas. Ni Silvia, son amie suisse qui l'appelle trois fois par semaine pour lui raconter sa vie. Ni Lucie, évidemment. Et encore moins Marc, son amant depuis des années, marié et père de deux grands enfants, à la tête d'une affaire familiale de lutte contre la contrefaçon, une affaire juteuse, une affaire en or, parce que tout est contrefait dans ce monde, leur relation y compris. Même pas Mehdi, amant aussi, quoique occasionnel, très occasionnel, le seul à qui elle aurait pu dire qu'elle partait passer une nuit à Reykjavík.

Mais elle ne l'a pas fait. Personne ne sait qu'elle est en train de rouler à travers ce paysage inhumain et lunaire vers l'aéroport de Reykjavík dans une vieille Fiat rouge, prêtée par une certaine Þóra Davidsdóttir, pour aller chercher un homme qui va coucher avec elle. La Sorel, comme l'appellent ses collègues. Responsable de la clientèle affaires d'une grande compagnie aérienne, avec un agenda bien rempli et deux téléphones portables dans son sac.

Droite dans ses bottes, exigeante, inflexible, pas facile tous les jours, disent-ils derrière son dos. La voilà en train d'arriver, c'est bien l'aéroport qu'elle voit au loin.

Elle jette un dernier coup d'œil dans le rétroviseur : un peu fatiguée, pas assez dormi, les yeux cernés, mais ça va aller, Lisbeth, ça va aller, se dit-elle comme toujours quand elle doit affronter quelque chose.

Son avion, venant de Stockholm, n'affiche pas de retard. Si tout va bien — et dans un petit aéroport comme celui-ci, tout doit bien aller —, l'homme qu'elle est venue chercher sera là, devant elle, dans quarante minutes. Elle a donc tout son temps pour boire un café et faire un tour dans cet aéroport qu'elle ne connaît pas.

C'est parfait, se dit-elle, elle aime bien déambuler dans les aéroports, surtout presque vides et perdus au milieu de nulle part comme celui-ci. Prendre un verre de chianti à neuf heures du soir au Marco Polo désert de Venise... S'assoupir sur trois sièges en face de grandes baies vitrées à Montréal... S'acheter un vase de Alvar Aalto à Helsinki... Écouter Vladimir Visocki à Saint-Pétersbourg... Regarder le ciel devenir rose, puis violet, puis bleu profond avant d'embarquer à Buenos Aires... Faire une expérience métaphysique dans les couloirs sans fin à Francfort... Apprendre la méditation transcendante à Tirana... Manger des nouilles sautées à Honk Kong... Être triste à Trieste... Ou même : attendre un homme à Reykjavík.

C'est ça, attendre un homme à Reykjavík, pense-t-elle, observant des gens qui, comme elle, font les cent pas devant *Komurfarþegar*, « arrivée » dans une langue compréhensible. Une jeune famille, père, mère et trois enfants, attendant sans doute grand-père ou grand-mère. Un mari, un Viking roux en gros pull rouge, sa femme. Un autre Viking, sa copine, non, son copain plutôt. Une petite blonde, qui n'a rien d'une Islandaise, son amoureux, c'est sûr, ça se voit sur son visage bêtement béat. Et puis tous ceux qui tiennent un carton avec un nom écrit dessus. *Florian Esser*, lit-elle. Ou *Agneta Stefansdóttir*. Ou *The Icelandic Symphony Orchestra*.

Elle devrait se mettre à côté d'eux, un carton à la main. Eduardo Ros. C'est son nom. Un Argentin au front têtu, nez busqué et regard fier, même s'il ne fait pas très argentin. Il doit avoir du sang italien, espagnol... Ou même un peu slave, avec sa peau claire et ses pommettes hautes. Mais elle n'a pas besoin de carton. Elle le reconnaîtra de loin à sa démarche coulée, à son assurance nonchalante de danseur de tango, habitué aux bras des femmes.

Il va arriver d'un moment à l'autre par ce *Komurfarþegar*,

d'ailleurs les premiers voyageurs en provenance de Stockholm commencent à sortir. L'équipage d'abord, pilote, chef de cabine, hôtesses de l'air, puis tous les autres... Le grand-père, le voilà, elle avait raison, la petite famille attendait bien le grand-père, et Florian Esser, c'est lui, un expert financier, c'est sûr, flanqué d'un lourd attaché-case... Et Agneta Stefansdóttir ne doit pas être bien loin non plus, et voici les musiciens qui arrivent, la plupart poussant de lourds caddies remplis de bières, vins et autres alcools sous leurs instruments, ayant fait tous un détour par le duty free d'arrivée. Et la petite blonde qui commence à s'affoler comme si son tourtereau pouvait s'égarer dans les couloirs ou passer devant elle sans la voir. Le voilà qui s'approche, c'est lui, ça ne peut être que lui, ce regard bleu allumé, ce sourire éperdu, ces bras affamés qui s'ouvrent, et elle qui enfouit son visage dans son cou, et lui qui la tient contre lui... Lisbeth détourne la tête. C'est ridicule, insupportable, elle ne va pas continuer à regarder ça, elle n'en peut plus d'être là, elle n'en peut plus d'attendre...

D'autant plus que c'est peut-être pour rien, pense-t-elle soudain, sentant une vague inquiétude tourner au vif. Il ne s'est pas perdu dans les couloirs de l'aéroport avec ces indications islandaises que personne ne comprend. Il n'est pas passé par le duty free pour faire le plein de bière. Il n'est pas en train d'arriver. Parce que peut-être, oui, c'est ça, bien sûr, elle aurait pu y penser plus tôt... Parce qu'il n'est tout simplement pas monté dans l'avion qui vient d'atterrir, ni dans celui de Buenos Aires d'ailleurs. Il n'est même pas parti de chez lui. Il a déchiré son billet d'avion, il l'a jeté à la poubelle, il n'en a pas besoin, ni de son billet, ni de son argent, qu'est-ce qu'elle croit?... Elle ne va pas s'imaginer qu'il va courir de l'autre côté de la terre, à

Reykjavík — au début, il ne savait même pas où c'était, il croyait qu'un nouvel hôtel à Buenos Aires portait ce nom — simplement parce qu'elle lui avait fait une proposition alléchante? Dix petits billets... Dix petits billets de cinq cents euros? Ce n'est quand même pas pour dix billets de cinq cents euros qu'il va se plier aux désirs d'une femme qu'il a croisée à un bal de tango et qui ne sait même pas danser?

Elle sent les petites gouttes de sueur envahir ses tempes et son cuir chevelu comme toujours quand elle est dépassée, contrariée ou piquée au vif. Sans trop réfléchir à ce qu'elle fait, elle se met à suivre le groupe des musiciens de l'orchestre symphonique islandais qui se dirigent vers la sortie. Et c'est presque déjà dehors qu'elle sent une main se poser sur son épaule, et entend une voix lui dire : « Betty ».

Il est arrivé avec un sac à dos, un anorak et des tennis aux pieds, le tout assez ridicule, surtout son anorak noir à capuche entourée de fausse fourrure, qu'il n'a pas enlevé pendant tout le trajet en Fiat rouge.

J'ai froid, répétait-il, tassé sur son siège, les mains entre les cuisses comme s'ils étaient au pôle Nord et roulaient fenêtres ouvertes. C'était à peu près tout ce qu'il avait dit pendant le voyage de l'aéroport jusqu'à l'hôtel. Qu'il avait froid, très froid, il ne savait pas qu'on pouvait avoir froid à ce point-là. Il avait dormi pendant le second vol, mais pas le premier, il avait regardé des films, plusieurs films d'affilée, jusqu'au matin et l'arrivée à Stockholm. Il ne lui a pas demandé pourquoi elle ne l'avait pas attendu. Et c'était tant mieux, parce qu'elle n'aurait pas répondu. Elle n'allait pas lui raconter qu'elle avait été soudain prise de panique, alors qu'elle avait tout prévu. Elle a réservé les deux vols, avec juste ce qu'il fallait de décalage entre l'arrivée des deux avions. Elle a réservé l'hôtel. Elle est allée à la banque chercher de l'argent, a fait décommander tous ses rendez-vous, débrouillez-vous, Olga, c'est votre travail. Une fois à Reykjavík, elle s'est même fait prêter une voiture

par une agitée en pantalon orange qu'elle a écoutée patiemment pendant au moins une heure, la crise financière, la faillite de l'île, la lumière d'hiver, les plages noires, le début ou la fin du monde... Elle a roulé jusqu'à l'aéroport de Keflavík, est descendue aux toilettes, s'est remaquillée, a attendu devant *Komurfarþegar*, il y avait plein de monde, un couple d'amoureux transis... Et puis, soudain, au moment où il devait être en train d'arriver, elle s'est laissé entraîner par un groupe de musiciens comme si elle voulait sortir de cette nuit avant même qu'elle ne commence.

Ce n'est qu'une fois dans la chambre d'hôtel qu'elle se tourne enfin vers lui. Il a fini par enlever son blouson, il l'a posé sur le lit et s'est assis à côté. Il a changé. Enfin, elle ne le voyait pas comme ce type en jean délavé, vieux col roulé, barbe de trois jours, yeux cernés, assis bêtement à côté de son sac à dos, tripotant un petit briquet jaune comme s'il allait allumer une cigarette. À Buenos Aires, il portait une chemise blanche, un pantalon noir et des chaussures de danse. Et il avait quelque chose de luisant et d'insolent dans les yeux.

— Ne m'appelle plus comme ça... dit-elle soudain, en repensant à la scène de l'aéroport.

— Comment ?

Il lève la tête vers elle comme s'il ne savait pas de quoi elle parlait.

— Je m'appelle Lisbeth.

— C'est pareil, Betty ou Lisbeth...

— Non, ce n'est pas pareil.

— Si, *más o menos*...

— Non, pas *más o menos*...

Il n'a pas la même voix non plus. Elle est plate, traînante,

sans charme. Et puis c'est quoi, ce *más o menos* nonchalant ? Ce n'est pas à lui de décider comment il faut l'appeler. Il ne va pas faire comme Lucie, sa petite sotte de sœur, qui ne l'a jamais appelée autrement. C'était Betty, tout le temps et partout, comme si elle avait toujours douze ans et qu'elle venait la chercher à son cours de piano. Ils habitaient à Strasbourg, leur père avait un cabinet de pédiatre, leur mère travaillait avec lui, sauf quand elle tombait en dépression et ne voulait pas se lever du canapé, ce qui arrivait quand même souvent. Alors c'était à la grande d'aller prendre la petite à son cours de piano. Une brindille qui avait l'air d'un garçon, toujours pendue au bras de son père ou perchée sur une marche d'escalier, à observer ce qui se passait en bas. Une gamine curieuse, rêveuse, fantasque, habitée par des frayeurs incompréhensibles et inexplicables. La moindre chose pouvait lui faire peur. Si elle ne voyait pas sa sœur en bas de l'escalier en sortant de sa leçon de piano, c'était tout de suite la panique noire : Betty, Betty, Betty, Betty, Betty... répétait-elle à l'infini, s'agrippant au bras de la grande sœur. C'était tout ce qu'elle pouvait sortir comme mot.

Pas Betty alors. Ce n'est pas pareil justement. Mais il ne peut pas le savoir. Il ne sait rien d'elle, à part qu'elle vit à Paris, qu'elle est à moitié française, à moitié allemande. Enfin, c'est encore plus compliqué, son père était moitié allemand, moitié italien, et sa mère française avec du sang flamand. Il doit être au courant qu'elle travaille pour une compagnie aérienne, elle a entendu Silvia prononcer « Lufthansa » en parlant d'elle. Il s'imagine qu'elle a quelques années de plus que lui, sept, huit, neuf... Mais ça n'a aucune importance. Bientôt, avec la vie qu'il mène et la bière qu'il s'envoie, ça ne se verra même plus, il aura

*Photocomposition CMB Graphic  
44800 Saint-Herblain*



# Une nuit à Reykjavík Brina Svit

Cette édition électronique du livre  
*Une nuit à Reykjavík* de *Brina Svit*  
a été réalisée le 05 juillet 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070134649).

Code Sodis : N49797 - ISBN : 9782072448652.

Numéro d'édition : 184684.